

LA FORGE

J'ai vécu une année chez un forgeron, une année de convalescence ; j'avais perdu mon cœur et mes forces ; j'étais parti devant moi, cherchant un coin de paix et de travail où je puisse me reconquérir. C'est ainsi qu'un soir je fus attiré vers une forge isolée, toute flamboyante, plantée de travers au carrefour des quatre chemins. Au milieu de la douceur du crépuscule, la cadence des marteaux sonnait à une demi-lieue, semblable au galop rapproché de quelque régiment de fer, et dans la clarté, l'ébranlement de ce tonnerre des marteaux, je me suis arrêté, consolé déjà à voir ce travail, à regarder ces mains d'homme tordre et aplatir les barres rouges.

Tandis que le fils du forgeron, un beau gars de vingt ans, tenait le fer enflammé au bout de la pince, et tapait de son côté, le marteau, dans un cercle régulier, emportait des étincelles ; derrière lui un éclair. C'était (la demoiselle) * à laquelle le forgeron donnait le branlement à deux mains (la demoiselle), une masse pesant vingt-cinq livres, une terrible fillette qui, seul, le maître de forge pouvait mettre en danse, les deux grandes ombres du père et du fils s'allongeaient dans les coins confus de la forge, une flamme saignante coulait jusqu'à terre, puis l'incendie pâlit, le forgeron s'arrêtait, la sueur au front qu'il n'essuyait même pas.

J'entendais le soufflet de ses côtes encore ébranlées dans le grondement du soufflet que son fils tirait, d'un mouvement cadencé.

Le soir, je couchais chez le forgeron ; enfin j'y suis resté six mois, et j'en emportai de la santé, plein le sang et de l'espoir plein mon cœur.

Le matin je me levais à 9 heures, jeté du lit par l'intrépide (demoiselle) qui semblait me traiter de sainéant de sa grosse voix d'airain.

Quand je descendais, le père préparait la besogne du jour et je l'aidais à remuer ses ferrailles, honteux que j'étais de n'avoir su jusque là, que remuer ma plume. Nous prenions tous les matins le vin blanc ; il m'est arrivé, étant fasciné par ce travail immense, de m'oublier des jours entiers à la forge. Cette lutte continue de l'homme contre le fer brut passionnait tout mon être, comme un drame puissant.

L'hiver, le forgeron riait de son grand rire et me disait qu'il faisait bon chez lui, et l'été il laissait la porte ouverte, l'odeur des foins se mariait à l'âpre senteur du métal.

Au plus fort de l'ouvrage, lorsque le forgeron rugissait et que j'entendais le fer rouge craquer sous les bords des marteaux endiablés, j'avais une fièvre de géant dans les poignets, il me semblait que d'un coup de plume j'aurais pu aplatir le monde. C'est là, dans la forge, au milieu des charrires, que j'ai compris les bienfaits du travail, la grandeur de la lutte et la vie du peuple.....

Celui-là, c'est le vrai peuple, aussi tendre dans les joies de la famille, aussi attendri par les premiers bégaiements de son dernier né

que conscient dans sa force, aussi terrible dans ses colères que sublime dans ses dévouements. L. Fréchette a donné dans des vers admirables la vraie note de l'héroïsme de l'ouvrier. Avec quelle grandeur, dans la simplicité du langage, n'a-t-il pas retracé cette scène, où un forgeron de St-Sauveur entraîne derrière lui une multitude et vient offrir au consul un bataillon de volontaires pour aller là-bas, défendre la France, l'autre grande patrie opprimée !

En lisant ces vers, qui donc pourrait rester insensible devant le sacrifice du forgeron Duquet ?

F. Coppée, dans sa *grève des forgerons*, a peint le peuple honnête, mais entraîné par les mauvais conseils, par l'effet de la solidarité de l'atelier, à s'exposer au plus horrible des supplices, la grève, supplice poignant pour le brave forgeron.

F. Coppée a peint un grand drame du travail. Fréchette a chanté l'héroïsme dont l'ouvrier, ce robuste enfant, est capable, quand la patrie est en danger !

TOP.

* La masse à frapper devant (terme de forgeron).

LA MAISON VIDE.

SCÈNE DE LA VIE PARISIENNE.

(Suite.)

Comme il avait toujours été heureux à cette table, et quelle folie l'avait saisi de la quitter ! Leurs déjeuners si tranquilles où ils se servaient eux-mêmes, et après le dîner, ces douces causeries, où elle mettait toujours quelque chose de sa distinction et de son élégance !

Il avait été là le maître et le mari. Quelquefois, il aurait voulu plus d'abandon et lui avait reproché de lui parler avec cérémonie. Aujourd'hui, ce souvenir lui paraissait délicieux, et le sourire discret qu'ils échangeaient quand les domestiques avaient le dos tourné, la plus enviable des familiarités ; et sa main blanche, qu'elle lui tendait parfois à travers la table en l'appelant enfant, la plus exquise des caresses. Il était repu de baisers qui ne se cachaient point, de tutoiements et d'adoration bruyante.

Sa femme, sa chère femme, avec quelle gravité douce elle présidait là en petite reine ! Son œil à tout, le voulant content, flattant ses goûts d'enfant gâté, et, au dessert, lui pelant ses fruits, lui cassant ses noisettes... Tous les détails insignifiants lui revenaient maintenant à l'esprit ; il lui semblait qu'il n'avait jamais bien goûté ces mille bonheurs... c'était peut-être qu'il n'avait jamais pensé que ce fussent là des bonheurs !

C'était dans cette pièce que, depuis longtemps, elle prenait si souvent ses repas solitaires. Son tour était venu. La mesure était comble !

Il ouvrit le salon. Là aussi, des apprêts discrets disaient qu'on attendait quelqu'un. Une douce odeur, mêlée de roses et d'iris lui rappela sa Laure avec une intensité nouvelle ! C'était dans cette pièce qu'elle vivait habituellement, là que s'écoulait sa vie.

Ce salon, vingt fois dans son esprit, il l'avait trouvé guindé, et, ce soir-là, il y reposa ses yeux qui, depuis trois jours, ne s'ouvraient que sur une accumulation de peluches, de velours, de chinoïseries et de tableaux. Le salon de Laure n'était pas encombré. Un meuble Louis

XVI en bois doré, couvert de soie claire, était rangé avec une certaine symétrie, un petit canapé au dos arrondi, à la boiserie blanche, celui-là, était au coin de la cheminée ; c'était la place accoutumée de la maîtresse du lieu. Deux coussins de soie blanche brodés de fleurs pâles s'accoudaient dans un coin. Contre la cheminée, à côté de ce canapé, un petit bureau ouvert laissait voir dans le renfoncement deux ou trois miniatures posées là pour être tout près des yeux. Une autre table, à main droite, portait des livres favoris, les bibelots aimés et une grande corbeille basse ouverte, laissait voir les ouvrages soigneusement roulés, prêts à être pris en main. Une brassière de pauvre, de cet ouvrage qu'on peut faire quand l'esprit est bien loin, traînait à terre ; il la ramassa et la baisa... Elle avait roulé sur la grande peau d'ours blanc qui s'étendait dans le foyer. C'était sur cette peau que, dans ses jours de folie, il aimait à s'asseoir autrefois aux pieds de sa femme, lui arrachant son ouvrage des mains ou, d'autres fois—souvenir plus cher encore—contemplant ainsi ses nouveaux-nés, qu'elle tenait bercés entre ses bras...

Il regarda autour de lui, comme s'il voyait tout cela pour la première fois. La grande pendule surmontée d'une figure du Temps et, de chaque côté, deux statuettes d'enfants en marbre blanc, comme les divinités lares de ce foyer. Il y avait des fleurs fraîches partout, comme dans les jours heureux, et une branche de lilas blanc baignait dans un vase qu'il lui avait donné avec son bouquet de fiançailles... en lilas blanc !... Qu'on était bien là !... Deux de leurs grand'mères souriaient sur les murs dans l'éclat de leur prime jeunesse, disparue depuis longtemps. Partout des témoignages d'une existence qui a eu une veille et qui aura un lendemain. Dans la vitrine où Laura accumulait ses petits trésors, tous les riens avaient une histoire, un souvenir, souvent une larme qui s'y rattachaient. Les deux lampes voilées faisaient, avec le feu bien brillant, une clarté pleine de joie. Tout vivait dans cette pièce où la femme qui s'était envolée avait laissé comme une partie de son âme. Il la voyait devant lui, ou lisant, ou travaillant, ou allant ci et là, rangeant ses fleurs, ses portraits, ses chers petits Saxons. Tout était lumineux comme elle-même, sans désordre, ni empiètement, ni confusion. Elle aimait chaque objet ; tout lui avait été soins et soucis, depuis les rideaux vert-pâle des fenêtres se relevant sur de seconds rideaux de soie brochée à petites rayures roses, jusqu'au coussin de pied, qu'elle avait brodé elle-même. Que d'heures charmantes il avait passées dans cette pièce ! Quels êtres aimés—et dont il était chéri—s'y étaient trouvés réunis ! ses parents, sa jeune femme, ses enfants ! Tout lui criait leur tendresse, leur dévouement et son ingratitude. Ah ! s'il était arrivé une heure plus tôt ! Elle serait là doucement émue, lui pardonnant, l'aimant encore...

Que c'était donc doux un chez soi, et quel bonheur sans pareil que d'y avoir une femme fidèle et bonne, et des enfants vivant comme des fleurs ! Cette chambre nuptiale qu'il fuyait comme un lâche et un fou, il n'osait plus en franchir le seuil tant l'émotion lui serrait le cœur. Il fit un effort et s'y trouva ! Nulle lumière sauf celle du feu, un air tiède et embaumé, un silence complet. Il fit quelques pas sur l'épais tapis, puis vaincu, le cœur étouffé il tomba à genoux au pied du lit et baisa la courtépente de soie blanche. Le lit était défait pour la nuit, les draps fins exhalaient un parfum d'héliotrope, mais si doux qu'on le devinait plutôt qu'on ne le respirait. Il se cacha la tête dans ces draps et pleura. Sur un lit de repos, la toi-